
Ce qui tendit encore un peu plus la corde ce jour-là se passa à la fin de la messe de la bénédiction des bateaux, qu'on nomme ici familièrement « la Messe du Thon », quand l'Instituteur aborda le Maire.

Il est de coutume que le Curé vienne sur le port et bénisse chaque embarcation qui partira pour le *S'tunella*. Autrefois, il s'agissait d'une procession grave et somptueuse, qui partait de l'église dès le début de l'après-midi, au son de la fanfare communale : chaque bateau de pêche avec son équipage se mettait sous la protection d'une sainte ou d'un saint et entretenait un autel à sa gloire qui sommeillait dans un bas-côté de l'église tout au long de l'année, et qu'on ressortait ce jour-là, après avoir astiqué son or et son argent, après l'avoir fleuri, après avoir ravivé les couleurs de la figurine sainte, en plâtre, avec un peu de peinture rose, souvent la même qui servait à entretenir la coque des bateaux.

Les pêcheurs portaient eux-mêmes l'autel, d'un poids biblique, et la procession passait avec lenteur et piété dans les ruelles de la ville, se dirigeait vers le port, où le prêtre faisait son office à coups d'eau bénite, avant de repartir sur le même rythme de lenteur et de prières, vers l'église, au son de la fanfare exténuée qui jouait de plus en plus faux, en raison de la fatigue et de tous les verres de vin qu'on lui offrait à chaque arrêt.

L'église une fois atteinte, les autels ayant retrouvé l'ombre de leur niche jusqu'à l'année suivante, la messe pouvait être dite. La foule ne pouvait entrer tout entière dans l'édifice et beaucoup se tenaient dehors, sur la place, dont on ne pouvait apercevoir ce jour-là aucun des pavés de lave.

Le soir, après le rituel chrétien, venait le temps de la fête païenne. Le port était illuminé par des lampions qui parfois prenaient feu, et s'envolaient alors dans l'air noir comme un velours, en lambeaux étincelants, en flammèches brèves, en poussières d'or qui finissaient par s'éteindre devant la grandeur des étoiles qui les regardaient, goguenardes, éternelles et songeuses, venir à elles et mourir.

De grandes tables étaient dressées, de simples planches sur des tréteaux, et chacun amenait son pain, son vin, ses olives, ses câpres confites, ses fruits en pâte d'amande, sa viande de chèvre et de porc, fumée ou séchée, ses gâteaux au miel fourrés à la crème, ses entremets à la pistache et ses liqueurs de cédrat et d'orange. Entre les rires et les sons de l'orchestre composé par quelques membres survivants de la fanfare, ragaillardis à coups de verres de marc, on dansait. Cela durait jusqu'à l'aube.

Aujourd'hui, les pêcheurs se pensent encore obligés d'assister à la Messe du Thon. Mais il n'y a plus de procession qui la précède. Et plus de fête ensuite. Seulement un repas avec les mêmes pêcheurs. Sur le port encore. Une grande table suffit. Les hommes entre eux. Les épouses n'y viennent même plus. Encore moins les enfants. On boit davantage qu'on ne mange, et tout cela se termine par des ivresses lourdes, des stupeurs migraineuses, quelques querelles ravivées. À la messe assiste le conseil municipal, le Maire en tête, qui se demande toujours ce qu'il fiche là et ronge son frein. Il y a aussi de vieilles gens qui sentent l'heure des comptes arriver et se disent qu'il leur sera peut-être utile de se mettre en règle. Après tout, on ne sait jamais. Ça peut servir et c'est gratuit.

Comme le presbytère ressemble par ses dimensions réduites à une maison de poupée, le Curé a peu à peu envahi l'église, à mesure qu'elle était désertée par les fidèles. Avec patience et persévérance, il en a fait une annexe de son logement, une sorte de grand entrepôt dans lequel il s'est occupé pendant des années à reconstituer la charpente d'un navire qui s'était fracassé sur les récifs qui bordent l'île et qu'il a patiemment récupérée, pièce par pièce, faisant d'innombrables voyages et chargements au cours d'un long été, empruntant aux uns et aux autres charrettes et voitures à bras.

La vision du bateau détruit et remonté par des mains inexpertes est saisissante car à le voir ainsi, énorme et blessé, poussant ce qui reste de ses mâts brisés vers la voûte, masse meurtrie, gigantesque, écrasant tout ce qui l'entoure, on se demande si c'est l'épave qu'on a fait entrer dans l'église, ou si c'est l'église qui s'est construite autour d'elle, pour préserver ce singulier vestige, bel et bien vaisseau fantôme, barque des morts, nef d'Osiris et de Charon.

Restent tout de même un confessionnal et une dizaine de bancs, cernés par des empilements de cartons et des ruches hors d'usage, sur lesquels on peut prendre place pour écouter les messes.

Celles-ci sont d'une brièveté sans pareille, et il n'y a guère que le Maire pour les trouver encore longues. Le Curé n'a pas attendu un nouveau concile pour réaménager la liturgie : après un Notre Père récité prestement, il passe sans transition à son prêche qui en général ne prend que quelques minutes et dans lequel, accompagné par le vol amoureux de quelques abeilles, il donne des nouvelles de ses ruches, de la météorologie, évoque quelques souvenirs de ses années de séminaire sur le continent et termine



termine par proclamer les petites annonces qu'on a bien voulu lui confier.

Son estomac ne lui permettant plus de supporter l'aigreur du vin de messe ni l'hostie qui se collait insidieusement à son dentier, il a décidé depuis trois ans de supprimer la communion, mais il n'oublie pas la quête, qu'il fait lui-même, notant même sur un petit carnet ce que chacun lui a donné, ne manquant pas de rappeler à la fin de l'année leur pingrerie à certains. La cérémonie se termine par une bénédiction rapide et une oraison à la Vierge, qui reste sur l'île la grande divinité de l'eau, des profondeurs et des vents.

Philippe Claudel (2018), *L'Archipel du Chien*, Stock, Paris, p. 111-114.
(éd. de réf. Le livre de Poche)